



HAL
open science

La description des lieux Constitution d'un domaine comme produit d'un parcours

Evelyne Volpe

► **To cite this version:**

Evelyne Volpe. La description des lieux Constitution d'un domaine comme produit d'un parcours. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2003, Vertiges et prodiges de l'interdisciplinarité, 7, pp.117-129. <hal-03176104>

HAL Id: hal-03176104

<https://hal.science/hal-03176104v1>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

La description des lieux Constitution d'un domaine comme produit d'un parcours

EVELYNE VOLPE

Tenter de décrire l'espace qui nous environne, c'est aller à la rencontre de questions en même temps que se mettre en situation d'y répondre. Questions que se posent tout aussi bien l'architecte amené à construire quelque part, et donc à décrypter, notamment là où il va incruster son projet, ce qui prend nom de rue, place, ville, banlieue, quartier, espace public... Enseignante-chercheure en école d'architecture dans le champ des sciences humaines et sociales, après avoir été dessinateur-projeteur en agence d'architecture, puis chercheure dans un atelier d'urbanisme, la pédagogie que je mets en œuvre procède d'une histoire chargée de ces questions qui se posent en nous et autour de nous, engageant plusieurs disciplines rencontrées en chemin, associées à des pratiques que j'aurai exercées ou continue d'exercer : la projétation, la représentation virtuelle de la ville, le dessin, l'écriture, l'esthétique, la géographie ; puis s'ouvrant de proche en proche à d'autres domaines d'investigation critiques ou théoriques : l'ethnographie, la sociologie, l'histoire, la littérature... Partant de questions et de pratiques professionnelles ou personnelles, autant que de disciplines instituées, ces rencontres successives m'auront ainsi amenée à construire une pédagogie centrée, faudrait-il dire structurée ? ordonnée ? autour de la description des lieux.

La spécificité de cet enseignement tient à la fois d'une démarche et du lieu où j'enseigne, une école d'architecture, intégrant dans ses pratiques des savoir-faire en lien avec le monde de

l'architecture et de la ville. Elle tient aussi d'un champ d'enseignement dans lequel s'inscrit cette démarche, celui des sciences humaines, attachée à ses méthodes en ce qu'elles visent une rigueur de pensée dans la manière d'observer le monde, voire un projet d'émancipation du regard porté sur ce monde. Démarche qui relève enfin, elle-même, d'une pratique d'expression et d'investigation plus personnelle, dérivée du carnet de voyage et engagée hors cadre institué, exercée au travers d'une pratique des lieux, du dessin et de l'écriture.

Description des lieux posée comme moments d'une réflexion, elle permet d'accueillir des couches d'interrogations d'ordres divers, posées par et depuis le terrain, en même temps que sollicitées par l'activité de description, mobilisant des éléments de savoir pratiques et théoriques, rassemblant des questions en provenance de différents domaines de pensées. Pareillement, l'entreprise de description amène à interroger le regard porté sur les lieux et notamment les présupposés et positions prises, avérées ou revendiquées, qui l'animent. Regard qui est le produit, là encore, d'une histoire, mais aussi d'une pensée qui imprime sa marque sur le monde à travers les représentations qu'on s'en fait et actions qui s'ensuivent. Car porter un regard sur le monde alentour pour le décrire engage une réflexion qui participe de l'action exercée sur ce monde.

PARCOURS RÉTROSPECTIF

La description des lieux se trouve donc, dans le parcours qui a été le mien, prise dans une histoire qui s'est constituée au cours du temps comme mode privilégié d'investigation, depuis l'enseignement de sciences humaines auquel je participe, champ dans lequel j'ai été recrutée et à partir duquel j'enseigne depuis mon arrivée à l'école d'architecture de Versailles, c'est-à-dire très longtemps. Traversée que l'on peut suivre tel un fil signalant la trace d'une question récurrente – celle qui se pose à qui veut rendre compte des lieux – qui se sera constituée en mode d'entrée d'une réflexion sur les lieux. Objet d'interrogation enraciné dans ma pratique d'enseignante en école d'architecture, il se sera en même temps trouvé engagé dans une trajectoire intellectuelle et personnelle... s'accordant au principe que « toute théorie est biographique »¹. Tenter de retracer cette histoire, c'est en partie risquer de la réinventer, mais aussi, cherchant à prendre

(1) Leroi-Gourhan cité par Pascal Dibie, *La Passion du regard*, Métailié, 1998, p. 119.

la mesure d'un parcours qui amène à construire une pédagogie, proposer des fragments d'objectivation de ce montage.

Du point de vue de l'ancrage professionnel et institutionnel de cette question, je me serai trouvée tout d'abord participer à un travail de recherche sur la représentation de la ville et la conception de ses projets à l'aide de l'ordinateur, à l'Atelier Parisien d'Urbanisme, pour ensuite l'aborder à l'école d'architecture de Versailles. Participant au départ à un enseignement de géographie – celui de Marcelle Demorgon, qui m'aura été très formateur – mené notamment, pour ma part, au travers d'une pratique du dessin sur le terrain inscrite dans une réflexion sur l'analyse urbaine, j'aurai par la suite contribué à monter un enseignement de la représentation de l'architecture et du territoire en interrogeant successivement la carte, la relation de voyage, l'article de presse et, plus généralement, le texte et l'image. Enseignement prenant bientôt la forme déclarée d'une réflexion sur la description des lieux.

Intégrant, chemin faisant, des interrogations soulevées en cours de route et des pratiques exercées dans un cadre professionnel en même temps que personnel, j'aurai ainsi défini un domaine en tant que cadre d'enseignement, sinon de discipline constituée, permettant de circonscrire un espace de réflexion ouvert à toute question susceptible d'advenir en provenance des lieux à décrire ou en rapport avec eux... Surtout ne pas lâcher une parcelle de sens : « de tout ce qui advient, rien ne doit être considéré comme perdu pour l'Histoire »², dit Walter Benjamin. De tout ce qui advient sur le terrain présentement, à travers ce qu'on peut en voir, percevoir ou entendre, comme de ce qui nous en parvient en provenance d'un passé proche ou plus lointain, traces inscrites dans le dessin d'un parcellaire, document qui nous tombe entre les mains ou écho d'un imaginaire développant ses propres récits, rien ne doit être considéré comme perdu parce que ne relevant pas d'un cadre imparti. D'autant qu'« il y a toujours plusieurs cadres », rappelle à point nommé Judith Schlanger, « successivement mais aussi au même moment, y compris dans le même espace culturel, et d'ailleurs dans le même esprit »³.

S'agissant du « produit d'histoires enchevêtrées » et particulièrement complexes comme le sont les questions afférentes à la ville, il s'agira de choisir une posture qui « ne procède pas par jugement général découpant un objet de manière normative, définissant *a priori* ce dont il devrait être capable, à quel type

(2) Walter Benjamin, *Poésie et Révolution*, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, 1940, Denoël, Dossiers des Lettres Nouvelles, 1971, p. 278.

(3) Judith Schlanger, *Fragment épique, une aventure au bord de la philosophie*, Belin, 2000, p. 115.

de question il devrait répondre, mais s'adresse à une réalité intrinsèquement douée de signification, qu'il s'agit de déchiffrer et non de réduire au statut d'illustration particulière d'une vérité générale »⁴ ; il s'agira en l'occurrence de partir plutôt du terrain, d'un terrain singulier, pour « apprendre de lui quelles questions lui poser »⁵.

Description des lieux. Quesaco ? J'étais sommée de dire ce que je faisais, dans quelle catégorie classer les questions que je me posais. Répondre par un intitulé disciplinaire aurait désamorcé la question : philosophe de formation, en ce que l'esthétique relève du champ de la philosophie, plasticienne certifiée, non-géographe car travaillant avec une géographe, sociologue, comme régulièrement me désignent les étudiants et l'institution ? Interrogation qui se tient à la croisée de plusieurs disciplines, j'aurai eu à répondre de ce positionnement : dans quelle catégorie classer les questions que je me pose, dans la mesure où elles relèvent d'un pluralité de registres ?

« Comment pouvons-nous penser notre situation en société sans utiliser les classifications établies au sein de nos institutions ? »⁶ se demande Mary Douglas. Mais aussi, comment ne pas s'interroger sur ces classifications ? D'autant, ajoute-t-elle, que « si les institutions font des classifications pour nous, il semble que nous perdons par là-même notre indépendance, et nous avons, en tant qu'individus, tous motifs de résister à cette idée »⁷. Pas décidée ou pas à même de trancher une fois pour toutes, je devais donc à chaque fois, en guise de réponse, commencer à raconter une histoire, le cheminement qui m'avait conduit à m'intéresser à un tel domaine placé à la croisée de plusieurs disciplines. Propos qui s'étoffa avec le temps, augmenté de variantes. La « créature » prit forme. Sentiment d'une tentative à chaque fois renouvelée et tout aussi bien à chaque fois ratée. Je ne réussissais pas à convaincre, pensai-je plus d'une fois, les explications semblaient tomber à côté, on attendait sans doute autre chose. Assurément, ne pas vouloir ou pouvoir entrer dans les catégories courantes m'isolait, dérangeait. Assumer l'écart, les oppositions déclarées comme les silences sceptiques, m'obligea et me permit du coup de me mettre à écrire ce que j'avais l'impression persistante de ne pas pouvoir dire ou faire entendre de vive voix.

Ce sera une série d'articles sur le paysage, raconté notamment à partir de notes issues de carnets de voyage, puis un essai sur

(4) Isabelle Stengers et Judith Schlanger, *Les Concepts scientifiques, invention et pouvoir*, La Découverte / Conseil de l'Europe / Unesco, textes à l'appui, anthropologie des sciences et des techniques, 1989, p. 159.

(5) *Idem*, p. 159.

(6) Mary Douglas, *Ainsi pensent les institutions*, Usher, Sciences humaines, 1989, p. 90.

(7) *Idem*, p. 83.

la banlieue⁸, construit comme on monte un puzzle afin de donner place à chacune des facettes ou pensées que je me voyais décidée à ne pas lâcher. Chacun des chapitres renvoyant à une manière d'aborder le sujet, tentant de dire le reste entre les lignes : un chapitre consacré aux descriptions du terrain arpenté, un autre fait des paroles de personnes rencontrées, un troisième proposant un montage de citations racontant la ville et la banlieue comme deux faces d'une même histoire, un autre portant sur des questions de terminologie, un autre intitulé « toutes ces choses qui font la vie », le dernier croisant différents registres d'écriture, de lecture et d'écoute.

Apparemment rétive à embrasser une discipline, le chemin du porte-à-faux me retrouvera des années durant à devoir, à chaque fois, réinventer ce qu'il me fallait dire. Ce fut une manière de questionnement continu avec moi-même, ainsi qu'au sein de l'école d'architecture où j'entrai dans la ronde des joutes infra et inter disciplinaire et autres effets de groupe en position « originale mais marginale ». Plus généralement, enseigner dans une école d'architecture au sein des sciences humaines, champ périphérique à celui de l'architecture, dans une position elle-même placée en marge des sciences humaines, m'aura conduit à développer une posture de résistance plus ou moins prononcée selon les époques, pour subsister face au partage des territoires d'enseignement définissant le programme de l'école. Enseignement inscrit dans les interstices d'un cursus qui, selon les années, lui aura concédé peu ou quasiment pas d'espace, puis davantage depuis quelque temps.

Problématique inflexible par mes pratiques, elle aura aussi, se constituant en domaine d'enseignement, rencontré des questions posées par les étudiants, se développant à travers eux, grâce aussi à leur attente bienveillante. Cette manière d'approche des lieux aura finalement soulevé en moi et autour de moi, selon les personnes constitutives de mon environnement de pensée professionnel ou amical, nombre de questions, suscitant des moments d'inquiétude quant au domaine embrassé, alternant avec des moments d'intérêt déclaré. La pédagogie s'appuyant sur un socle de questions relevant de différents domaines de pensée et d'actions, et appelant à une manière de transversalité disciplinaire, aura été souvent perçue comme l'expression d'une idiosyncrasie, mais un jour aussi, par l'institution, à travers la voix de l'un de ses représentants, comme le fait d'un « bon

(8) *Côté banlieue, récit du bord des villes*, Autrement, Monde, 1994 ; et série d'articles dans le mensuel *L'Autre Journal*.

généraliste ». Autant dire qu'elle aura eu à faire face aux critiques en même temps qu'à se construire par delà et grâce à elles : domaine difficile à identifier, dont on a du mal à cerner les limites, insuffisamment animé à une discipline, peu susceptible de susciter des sujets de recherche... Le milieu de l'enseignement et de la recherche en école d'architecture m'aura régulièrement fait comprendre combien il peut s'avérer difficile d'œuvrer en marge des disciplines instituées. Ce que je continuai à faire pourtant, sans doute déjà trop attachée à un objet de fixation thématique ancré dans mon histoire, mais aussi par une conviction qui aura rencontré par ailleurs suffisamment d'échos pour m'empêcher d'y renoncer.

CES PENSÉES QUI NOUS COMPOSENT UN REGARD

Décrire l'espace habité, tel est le moment pédagogique sur lequel j'ai choisi de m'arrêter, qui s'attache notamment à décrire un espace vivant et à s'interroger sur lui. Ce qui constitue à la fois une part de la difficulté rencontrée, en même temps que l'intérêt pris à une telle entreprise. Un ethnologue, Clifford Geertz, résume sous la forme d'une boutade la situation de celui qui, mettant les pieds dans l'engrenage des mots chargés de rendre compte du terrain observé, a le choix entre « barboter dans l'immédiat » et « étouffer dans le jargon » : « se limiter aux concepts proches de l'expérience laisse un ethnographe barbotant dans l'immédiat aussi bien qu'empêtré dans le dialecte ; se limiter aux concepts éloignés le laisse échoué dans l'abstraction et étouffé dans le jargon »⁹.

Un courant de réflexion actuel porte à cet égard l'accent sur les « procédures de construction d'objet par description dans le discours anthropologique »¹⁰, tel que celui de l'anthropologie dite interprétative développée par Clifford Geertz, qui rappelle que ce discours « peut se présenter comme une interprétation de la culture, une interprétation disciplinée, et que la culture est en un sens une interprétation de la nature, une forme de vie »¹¹. Discours sur une culture vivante qui peut se donner tout aussi bien pour tâche, un autre jour, « d'étudier de façon comparative comment les anthropologues en particulier construisent une connaissance dans leurs formulations et comment ils justifient cette construction »¹². Le statut « construit » de la description que postule également James Clifford se manifeste dans l'écriture

(9) Clifford Geertz, *Savoir local savoir global, Les lieux du savoir*, P.U.F., Sociologie d'aujourd'hui, 1986, p. 73.

(10) Marie-Jeanne Borel, « Textes et construction des objets de connaissance », in *L'Interprétation des textes*, sous la direction de Claude Reichler, Minuit, Arguments, 1989, p. 116.

(11) *Idem*, p. 116.

(12) *Idem*, p. 117.

ethnographique contemporaine, dans la mesure où, « de bien des manières, ceux qui réinventent l'écriture ethnographique aujourd'hui (...) révèlent, dans leurs écrits, un sens aigu du statut contingent, construit, de toutes les descriptions culturelles (et de tous les descripteurs culturels) »¹³.

Le visible se construit, amène à se poser des questions, à s'interroger pour trouver les mots qui permettront d'approcher au plus près, au plus juste, la chose à décrire. « La description, loin d'être le degré zéro de la connaissance, serait ce qui seul permet son élaboration »¹⁴, va jusqu'à déclarer François Laplantine. Cette élaboration progressive demande attention et rigueur, s'arrêtant – de manière excessivement pointilleuse parfois – sur chaque mot qui donne à penser ou laisse à désirer, pour le soupeser, l'interroger sur ce qu'il pourrait charrier d'associations, de métaphores qui le minent ou qui ouvrent à une meilleure compréhension. En même temps, on doit laisser les mots prendre leur envol avant de les soumettre trop vite à la question, de crainte que la vision, les pensées qui les font surgir ne restent enfouies, poursuivant souterrainement mais tout aussi obstinément leur cours. Décrire oblige à s'interroger, à choisir des mots dont on peut avoir à répondre. Quels mots choisir en vue de décrire et pourquoi ceux-là précisément ? Manières de décrire et manières de penser ont partie liée.

Laplantine insiste à cet égard : « L'indissociabilité de la construction d'un savoir (anthropologie) à partir du voir et d'une écriture du voir (ethnographie) n'a rien d'une donnée immédiate ou d'une expérience transparente. C'est une entreprise au contraire extrêmement problématique qui suppose que nous soyons capables d'établir des relations entre ce qui est généralement tenu pour séparé : la vision, le regard, la mémoire, l'image et l'imaginaire, le sens, la forme, le langage. »¹⁵

Alors que la description des lieux continue à apparaître pour beaucoup comme une pratique qui n'est jamais que ce que tout le monde fait, supposée sans contenu analytique, lequel resterait à venir, on peut aussi, peut-être, voir se profiler depuis quelque temps une sorte d'intérêt, voire une nouvelle posture qui s'annonce, en faveur de la question de la description dans le monde de l'enseignement et de la recherche autour de l'urbain. Ce que donne à penser à tout le moins un ouvrage récent proposant ses méthodes d'analyse de l'espace urbain¹⁶, dans lequel un article s'intéresse à une « méthode des parcours commentés » qui « se

(13) James Clifford, *Malaise dans la culture, L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, 1988, École nationale supérieure des Beaux-Arts, p. 116.

(14) François Laplantine, *La Description ethnographique*, Nathan Université, Sciences sociales 128, 1996, p. 114.

(15) *Idem*, op. cit., p. 8.

(16) *L'espace urbain en méthodes*, sous la direction de Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud, Parenthèses, Eupalinos, 2001, p. 79 et p. 160.

lit comme une analyse descriptive en train de se faire », tandis qu'un autre fait référence à la « rigueur de la description », jusqu'à faire état d'une « urgence » à décrire le monde !

Aujourd'hui, le regard du voyageur a succédé à celui de l'explorateur, l'ethnologue est dans le métro et le « guide du routard » propose depuis peu sa traversée touristique de la banlieue parisienne. L'exotisme du proche prend le relais de l'appel des lointains, lesquels s'amenuisent au fur et à mesure du rétrécissement des distances. Tandis que la description du présent reste tributaire de ces mouvements du regard, branchés sur l'histoire immédiate. Regard qui s'exerce différenciellement, soumis aux aléas, choix et mécanismes en vertu desquels on se trouve retenir tel pan de réalité, le restituer à sa façon, et laisser filer tel autre. Témoin et acteur de ces variations en même temps que possible analyseur de ce qui les anime, le regard reste face à ce qu'il lui faut décrire, en vertu du cours changeant du monde comme d'une vision changeante exercée sur ce monde, vision animée de ses propres intérêts et éclats de conscience, soudain arrêtée, étonnée par ce qu'il lui est donné de voir, et lui donne précisément, par là-même, matière à description. « Décrire ce qu'on voit, passe encore ; voir ce qu'il faut décrire, voilà le difficile »¹⁷ avertit Lucien Fèvre.

Regard sur l'espace alentour et ce qu'on appelle, depuis quelques décennies, le cadre de vie, ou encore l'environnement, il est fait d'expériences et de rencontres, assorties de pensées inédites ou récurrentes qui ouvrent sur un espace de réflexions plurielles, contradictoires... sur les formes, les matériaux, les décors qui composent un espace habité comme sur les usages qu'il permet, les normes qui en modèlent la fabrication comme les rituels qui y sont attachés, imprégnés de symbolique, sur l'actualisation de valeurs saisies à travers la configuration de ces espaces comme par la manière d'y être ensemble. Car l'espace habité est aussi un espace partagé qui parle de la place accordée à chacun, de la manière de se rencontrer sans se heurter, de trouver les bonnes distances, etc., de la même façon qu'il raconte une histoire des regards portés sur les lieux et manières de les édifier, moments d'une histoire sociale, morale, politique, esthétique... Qualifier un cadre de vie oblige à penser la manière dont on y vit. Ces pensées diverses qui composent un regard, au détour d'une rencontre, d'une question qui vient à passer, en même temps qu'elles nous arrêtent à la vue de tel ou tel aspect des lieux,

(17) Lucien Fèvre, « Leçon d'ouverture au Collège de France », 1933, in Carlo Ginzburg, *Le Juge et l'Historien*, Verdier, 1997, p. 40.

ne demandent pas pour arriver en tête la permission d'entrer dans les catégories disciplinaires dont elles pourraient relever. Elles peuvent rencontrer en chemin tout aussi bien les traces d'un bruit qui court que celles d'une histoire passée ou en cours, la question de la nomination adéquate de ce que l'on voit comme celle du statut « construit », contingent, culturel, de toute description.

Ce regard se construit d'une visite à l'autre, s'échafaude et se transforme au fur et à mesure de la marche. Parfois au rythme des pas, plus ou moins pressés selon le temps qu'il fait, l'occasion qui nous est donnée de nous arrêter, un banc, un café s'il pleut. Parfois à l'occasion d'une rencontre, d'une pensée qui surgit. Les premières rencontres avec les lieux en appellent d'autres. Quand, comment, pourquoi, sur quoi s'arrêter et porter son regard ? Regard de l'étudiant en école d'architecture comme de tout un chacun, passant prompt à s'étonner comme prêt à ne rien voir. Un regard qui suppose une attention particulière à ce qui se passe autour de nous, à ce qui fait par exemple la rue, la manière d'être ensemble dans la rue. Somme de détails dont on ne sait pas toujours par avance ce qu'ils ont à nous dire. Scènes de la vie quotidienne qui se déploie dans l'espace public : un café où l'on n'ose pas entrer et où l'on reviendra une autre fois, une cour et ses recoins, soudain calme, rassurante, en regard de l'agitation de la rue, un square qui s'anime et se rendort au rythme des jours et des heures, un pan de mur au pied duquel on discute, des tags qui ornent des boîtes aux lettres et des devantures de magasins. L'étonnement de tomber sur une salle où on danse le tango, au premier étage d'un restaurant turc, rue du faubourg du Temple, à Paris, ou sur une buvette, sous le Palais du Commerce, où on fume le narguilé, ou encore sur un petit théâtre dans une ruelle qui donne sur la même rue du Faubourg du Temple... Moments d'une histoire des lieux qui se déroule au présent, dans la rue. Spectacle de l'espace public qui est d'abord dans la rue.

Autant d'observations qui interrogent les lieux en même temps que le regard que l'on porte sur eux. Regard porté sur les lieux – comme on parle d'ombre portée – en ce qu'il propose un certain éclairage sur les êtres et les choses qui les peuplent, en même temps qu'il projette sa part d'ombre : ce qui n'a pas été vu, entendu ou bien compris et reste dans l'angle mort où il faudra bien un autre jour aller voir.

À l'instar de ces faits têtus qui s'avèrent par avance « imprégnés de théorie », la description engage toujours du sens, dégage de la pensée qui reste à déchiffrer, suppose une vision « déjà habitée par un sens qui lui donne une fonction dans le spectacle du monde comme dans notre existence »¹⁸. Prise dans un maillage de pensées déjà là, qui enveloppent par avance le regard de leurs présupposés diversement colorés : « toute observation aboutit à une considération, toute considération à une réflexion, toute réflexion mène à établir des rapports, et ainsi l'on peut dire que déjà tout regard porté sur le monde théorise », va jusqu'à écrire Goethe dans son *Traité des couleurs*¹⁹, placé au rayon ésotérisme dans les librairies.

LA DESCRIPTION COMME PROJET

Proposition pouvant se réclamer d'une posture descriptive relevant d'une forme de sociologie à la « neutralité engagée »²⁰, la description comme projet de questionnement sur les lieux amènerait peut-être tout aussi bien à penser, sur les pas de Michel de Certeau, à la mise en mots et en images comme acte créateur, pensée en mouvement ouvrant sur un monde en devenir dont il faudrait comme réinventer au fur et à mesure les manières de l'appréhender : « toute description est plus qu'une fixation... [c'est] un acte culturellement créateur »²¹.

De même que, selon Hans-Georg Gadamer, « l'essence de la question est d'ouvrir et de laisser ouvertes des possibilités »²², le travail de la description pourrait pareillement se proposer d'ouvrir et de laisser ouvertes des possibilités d'interroger le monde. Postulat qui amène à poser la présence de celui qui interroge le monde en cherchant à le décrire, derrière la description qui en est donnée. Présence en forme de dilemme note Clifford Geertz, à propos de l'ethnologue : « Le dilemme de la signature, tel que l'ethnologue l'affronte, exige à la fois le détachement olympien du physicien, que la fonction d'auteur ne concerne pas, et la conscience souveraine du romancier, chez qui la fonction d'auteur est hyper-développée. Mais elle n'autorise en fait ni l'un ni l'autre. Dans le premier cas, on s'expose à être accusé d'insensibilité, de considérer les autres comme des objets, d'entendre les mots mais pas la musique et, naturellement, d'ethnocentrisme. Dans le deuxième cas, on s'expose à être accusé d'impressionnisme, de considérer les autres comme des

(18) Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p. 64.

(19) Goethe, *Traité des couleurs*, 1810, Triades, 2000, p. 81.

(20) Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 217.

(21) Telle que l'envisage, par exemple, la « sociologie non réductionniste, non critique, descriptive, pluraliste, relativiste, et visant à la neutralité », Nathalie Heinich, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Minuit, Paradoxe, 1998, p. 81.

(22) Hans-Georg Gadamer, *Vérité et Méthode*, Seuil, L'ordre philosophique, 1976, p. 139.

marionnettes, d'entendre une musique qui n'existe pas et, naturellement d'ethnocentrisme. Il n'est donc pas surprenant que les ethnographes aient tendance à osciller entre les deux, parfois dans des ouvrages différents, plus souvent dans le même. »²³

Peut-être s'agit-il alors dans l'entreprise de description, par delà cet effet d'oscillation entre « insensibilité » et attention « impressionniste » portée à la dimension sensible des lieux, de s'attacher à évaluer l'apport, le gain d'intelligibilité d'un récit qui, en même temps qu'il décrit l'espace habité, expose la façon dont nous portons notre regard alentour, interrogé dans ses déplacements comme dans l'épaisseur du temps et de l'espace social traversé, dans ses effritements comme dans sa recomposition ? De penser la manière dont ce regard est régulièrement l'objet de réévaluations, constamment travaillé par différents niveaux d'appréciation qui interagissent ?

La « description des lieux » aura ainsi donné lieu, en dépit ou grâce à ces difficultés, à la constitution d'un domaine d'investigation participant à sa manière de l'exploration et de la compréhension de notions utiles et faits qu'ils recouvrent, quand on se place face à l'acte de bâtir et donc d'habiter. Domaine d'investigation à partir duquel chacun aura à tracer son propre chemin, entre savoir et ignorance, points de doute et de certitudes, dans l'élaboration du projet d'architecture, face aux questions que lui pose la ville d'aujourd'hui. Manières d'engager une pédagogie participant davantage de la construction d'une connaissance en cours, en lien avec du savoir déjà élaboré par ailleurs ou à cette occasion, plutôt qu'elle ne se présente d'abord comme vecteur de transmission de connaissances établies et lois dégagées.

Récit inachevé d'un parcours, renvoyant à des méthodes et manières privilégiées de faire et de penser mises en œuvre au titre d'une pédagogie et des visées qui l'animent, il pourrait être prolongé, et renvoyer par exemple à ce rapport entre questionnement et construction d'un savoir sur les lieux, faisant de l'« objet de connaissance » un « projet de connaissance »²⁴... À l'instar peut-être du cheminement conduisant au projet d'architecture ? Dans l'un et l'autre cas on pourra, selon une formule empruntée à de Certeau, exprimée sous une forme lapidaire et critique, s'interroger sur « la clarté de l'information [qui] cache les lois du travail complexe qui la construit »²⁵.

(23) Clifford Geertz, *Ici et Là-bas*, Métailié, 1996, p. 18.

(24) « L'arbre ou l'archipel ? Sur la connaissance disciplinée », Jean-Louis Le Moigne, in *Guerre et paix entre les sciences, Disciplinarité, inter et transdisciplinarité*, La revue du M.A.U.S.S., n°10, 2^e semestre 1997, La Découverte / M.A.U.S.S., p. 184.

(25) Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Folio essais, Gallimard, 1987, p. 75.

De même qu'on pourra jouer les prolongations en continuant à orienter le projecteur sur l'auteur à l'initiative de cette construction.

S'agissant par ailleurs d'un enseignement ancré dans le champ des sciences humaines d'une école d'architecture, on pourrait aussi imaginer prolonger ce récit par une interrogation ouvrant sur la forme de présence, réelle ou souhaitée, de ce champ dans les écoles d'architecture, à travers les disciplines qui y sont associées et principes partagés, et sur sa portée cognitive et critique quant à l'élaboration d'une pensée utile au projet.

Cette entreprise de description qui entre dans la sphère des questions que pose l'écriture vient rencontrer également, plus largement, les discussions autour du thème de l'écriture dans le cadre des écoles d'architecture et de la place grandissante qui semble lui être accordée depuis quelques années par ses ministères de tutelle. Attention circonstanciée à l'écriture formulée par telle école comme relevant d'une « volonté de formation culturelle, dans une perspective d'ouverture », elle vient également accompagner par moments, ponctuellement, un enseignement du projet qui « ne se limite pas à une production graphique, mais s'accompagne de textes explicitant la démarche, les problèmes spécifiques, les choix et les solutions retenues. La réflexion et la conception urbaine et architecturale doivent s'élaborer et s'exprimer par le dessin et par l'écrit »²⁶. Participent également de ce nouveau penchant, ou plus si affinités, ateliers d'écriture et invitations d'écrivains, comme signes d'un lien en train d'être plus fortement noué, dans les écoles d'architecture, avec le monde de l'écriture.

Histoire arrêtée en plein milieu et pour partie réinventée, raconter sa vie à travers un parcours intellectuel, personnel autant que professionnel, est un exercice périlleux. D'autant que d'autres raisons et pensées laissées en sourdine pourraient être invoquées, dont certaines qui raconteraient peut-être autrement encore la même histoire. Mais quitter le terrain de la fiction autobiographique pour renouer avec l'ordre des raisons intrinsèques au sujet dont on traite peut exposer à d'autres écueils. En particulier quand l'objet en question, celui de la description des lieux, relève de sciences dites « de type narratif », comme le sont les sciences humaines et sociales, où le récit et sa part d'écriture entrent largement en composition avec ce qu'elles ont pour tâche de restituer. En même temps

(26) Explication d'un enseignement de pratique expérimentale de 4^e année, 1997/98, École d'architecture de Versailles.

que la mise en récit ouvre sur une dimension spéculative de cette lecture : paradoxe ou catastrophe, les sciences humaines s'édifient à travers du récit, en même temps qu'elles veillent précisément à ne pas s'en laisser conter.

EVELYNE VOLPE,
enseignante à l'École d'architecture
de Versailles, docteur en esthétique.